SIXIEME ANNEE. — N° 2. VENDREDI 30 OCTOBRE 1925

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

123, Rue Montmartre, Paris HEBDOMADAIRE Le Numéro : 75 centimes

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

TROTSKY, *par G. Annenkov.*

La crise du Communisme

Le communisme international traverse une phase très caractérisée de déclin. Depuis notre échec d'octobre 1923 en Allemagne, tous nos partis, sauf celui de Russie qui exige une étude à part, ont connu l'affaiblissement de leurs effectifs et, ce qui est infiniment plus grave, l'abaissement de leur niveau intellectuel et moral, l'effacement graduel de leur influence.

Doit-on fermer les yeux devant ce grand fait historique, feindre d'ignorer nos échecs répétés, notre décroissance rapide, faire montre d'un optimisme de commande et inciter ainsi l'avant-garde ouvrière à des mouvements inconsidérés, dans l'ignorance de la vraie situation et des véritables rapports de forces sociales ?

Ou bien, faut-il essayer de voir et de dire les choses comme elles sont, de se rendre un compte exact de la marche des événements, du développement des éléments économiques et des facteurs politiques, afin d'élaborer une tactique et des méthodes correspondant à notre période d'attente ?

Pour des marxistes, poser la question, c'est la résoudre. Le marxisme est une science exacte dont les données reposent sur l'observation des faits. Privés de la connaissance de la réalité vivante, nous n'existerions pas comme marxistes, donc comme communistes modernes. Autant il est légitime, il est de bonne guerre pour des combattants de tromper l'ennemi, ce que recommandait justement Lénine dans un écrit fameux et le plus souvent mal interprété, autant il serait ridicule et fou de se tromper soi-même.

Or, c'est se tromper soi-même que de prétendre que tout va bien dans l'Internationale, que nos partis sont florissants, que nos échecs sont des victoires. Cette méthode d'information et d'interprétation conduit nos organisations à commettre faute sur faute. Et la bourgeoisie seule en profite.

Nous voulons servir le prolétariat, non la bourgeoisie, et pour cela d'abord lui dire la *vérité*. Nous la dirons, dans la mesure de nos moyens. En cela, nous n'innoverons pas. Nous renouerons la tradition authentique de notre Internationale, celle de Marx et de Lénine, qui n'a rien de commun avec les procédés en honneur actuellement parmi les responsables de la crise communiste.

***

Dans le *Bulletin Communiste* du 7 mars 1924, l'auteur de ces lignes signalait déjà les premiers effets de la crise :

« La dernière année nous a été dure. Reconnaissons-le franchement. Notre parti bulgare, un de ceux dont nous étions le plus fiers, a été vaincu dans une lutte meurtrière. Notre parti allemand, dont les progrès sont pourtant considérables, a donné une grande déception à toute l'Internationale, avec ses erreurs d'octobre. Notre parti norvégien s'est coupé en deux. Notre parti russe, le fondateur, le guide, le conseiller de toute l'Internationale, est divisé... »

Ces vérités d'alors doivent être complétées de nouvelles constatations. Depuis ces événements :

notre parti bulgare, la première fois décimé, a été quasi exterminé ;

notre parti esthonien a subi un sort presque identique ;

notre parti allemand a perdu tout ce qu'il avait gagné en 1923, a perdu les trois quarts de ses membres, a perdu deux millions de voix ouvrières aux élections, a perdu toute influence dans les syndicats (2 communistes au dernier congrès syndical) et l'essentiel de ses positions dans les Conseils d'entreprises ;

notre parti suédois s'est scindé, une fraction rejoignant la social-démocratie ;

notre parti anglais, à l'effectif infime, a reçu un nombre de voix plus que dérisoire aux élections et a subi, au récent Congrès de Liverpool du *Labour Party* une cuisante défaite ;

nos partis tchécoslovaque, italien et américain, ont subi des crises profondes et n'ont évité la scission que grâce au recul de l'Exécutif de l'Internationale devant l'étendue du désastre ;

enfin, le Parti français, vidé de la moitié de ses membres, désorganisé, discrédité, est battu dans tout ce qu'il entreprend.

Tels sont les faits. Il convient de les étudier de sang-froid, sans lamentation ni forfanterie.

La déchéance pour ainsi dire *physique*, étalée sous nos yeux, les scissions et les crises, les pertes d'hommes et les dislocations organiques, ne sont pas l'élément principal du problème. C'est surtout la déchéance *intellectuelle* et *morale* de notre mouvement qui est grave. Le prestige d'après-guerre du communisme n'est plus qu'un souvenir. La bourgeoisie se rit de nous et la social-démocratie, partout en progrès, ne nous craint plus. L'immense majorité de la classe ouvrière voit dans les communistes des incapables, des irresponsables, des brouillons, des aventuriers, — dans le meilleur cas des utopistes déraisonnables.

Quand des journaux bourgeois évoquent le « danger communiste », c'est pour les besoins de leur politique, comme moyen de pression sur les gouvernants trop « débonnaires ». Piètres révolutionnaires que ceux qui font état de ce jeu pour se donner l'illusion d'exister... De même que les malheureux pour qui les persécutions sont un témoignage indubitable de la force de ceux qui les subissent. Les anarchistes aussi connaissent les prisons, sans avoir jamais sérieusement menacé le régime, comme avant la guerre les hervéistes. En Russie, ce sont les mencheviks qu'on arrête, bien que la République des Soviets ne les craigne plus. Il faut être bien dépourvu d'arguments pour ne pouvoir plus invoquer que celui de la répression.

Regardons un instant la presse communiste de l'Europe occidentale : la faillite s'y reflète chaque jour. On n'y trouve plus d'idées, de raisons, de faits, de démonstrations ; seulement des affirmations présomptueuses, des grossièretés, des vociférations, et surtout des choses illisibles, délayages de formules toutes faites qui eurent un sens à l'époque où elles furent prononcées mais l'ont perdu. Où sont la pensée originale, l'esprit critique, le travail spirituel du communisme ? Pas dans les organes officiels des Partis. On ne les trouve plus que dans de petits groupes d'opposition qui gardent intactes leurs convictions révolutionnaires et refusent de céder à l'immense déviation dont l'Internationale est victime.

Que restera-t-il de cette pauvre période qui a suivi la mort de Lénine ? Rien, — sinon des ruines et le triste souvenir d'une chute due, non à nos ennemis de classe, mais à nos propres fautes.

***

Cette déviation a son origine dans une appréciation erronée de l'état du monde capitaliste, du rapport des forces sociales et politiques en présence, des perspectives prochaines de la situation. Alors que le 3e Congrès de l'Internationale avait prévu les possibilités de stabilisation du régime, que des révolutionnaires à toute épreuve, et les plus éminents par l'intelligence et la culture, comme Trotsky et Radek, montraient le changement survenu en Europe après notre échec d'octobre 1923, les prétendus détenteurs de la pensée léninienne affirmaient superbement l'imminence des catastrophes. Ce n'est qu'à l'Exécutif élargi de mars 1925 qu'ils ont rétracté leurs affirmations antérieures, mais avec des réticences ne permettant pas de tirer de leur rectification toutes les conséquences.

L'erreur d'appréciation initiale s'est compliquée du conflit du parti communiste russe. Il a suffi de partager certaines conceptions des vaincus de ce conflit pour être traité en suspect ; et comme la plupart de nos militants de la première heure se trouvèrent dans ce cas, on entreprit le bouleversement de presque tous les comités centraux communistes, chose possible seulement à l'aide des procédés les plus artificiels et les moins glorieux. Les mêmes hommes qui préférèrent la disgrâce à une complicité dans une opération politique fâcheuse furent naturellement ceux qui ne craignirent pas d'aller contre le courant d'illusion et d'aberration entraînant nos partis aux aventures : on les discrédita à l'envi. Tant pour « tenir en mains » désormais les sections de l'Internationale que pour les adapter aux besoins d'une lutte finale prochaine, on en transforma la structure de fond en comble...

Les résultats de cette « bolchévisation » sont devant tous. Nos partis, loin de gagner « les masses », les ont déçues, ont perdu nombre d'adhérents et de sympathisants. Leur politique a discrédité, pour un temps, le communisme. Le bénéfice de plusieurs années de travail est perdu. Dans plusieurs pays, une tactique émeutière, substituée à la tactique révolutionnaire, a sacrifié la vie de nos camarades les plus courageux. Dans d'autres, les méthodes et les mœurs social-démocrates ont été implantées, grâce à l'élimination des militants éprouvés et à l'élévation arbitraire d'éléments arriérés, dociles mais non révolutionnaires.

Les dirigeants de l'Internationale commencent-ils à se rendre compte de l'état réel de notre mouvement, de l'urgence d'un assainissement de nos partis, de la nécessité d'une revision des méthodes et de la tactique auxquelles nous devons tant d'insuccès ? D'aucuns le croient, à voir l'intervention énergique de l'Exécutif retenant notre parti frère d'Allemagne sur la pente où il roulait vers l'abîme. Nous voudrions l'espérer aussi. Bien que le mal accompli soit profond et que des années soient indispensables pour le réparer, il est encore possible de sauver beaucoup et l'Exécutif en a le pouvoir.

Puisse-t-il en user. Et dans cette attente, le *Bulletin Communiste* travaillera de son côté pour aider les militants à se ressaisir, à s'orienter, à entreprendre le redressement à la base sans lequel il n'existerait pas de véritable Internationale Communiste.

Boris Souvarine.

Qu'attendez-vous pour envoyer votre abonnement et pour nous trouver quelques nouveaux abonnés ?

TROTSKY

Trotsky est apparu dans l'histoire de notre parti d'une façon éclatante et quelque peu inattendue. Autant que je sache, il a commencé à travailler dans la social-démocratie (1), sur les bancs du collège et il n'avait pas encore, me semble-t-il, dix-huit ans, lorsqu'il fut déporté en Sibérie, d'où il s'évada.

C'est au 2e Congrès du Parti, où se produisit la scission, qu'il commença à faire parler de lui. Il frappa l'auditoire par son éloquence, son instruction, considérable pour un jeune homme, et son assurance. On raconte que, venant de faire connaissance avec Trotsky, Vera Zassoulitch, avec son expansivité habituelle, se serait écriée devant Plékhanov : « *Cet adolescent est un génie !* » et que Plékhanov, sortant de la réunion, aurait dit : « *Je ne le pardonnerai jamais à Trotsky* ». Plékhanov, en effet, n'aimait pas Trotsky, vraisemblablement non pas parce que Vera Zassoulitch l'avait reconnu comme un génie, mais parce que Trotsky l'avait attaqué avec une violence extrême au 2e Congrès et ne lui avait pas témoigné suffisamment de respect. Plékhanov se considérait alors comme une grandeur intangible dans la social-démocratie ; on ne polémisait avec lui que chapeau bas, et la vivacité de Trotsky l'avait mis hors de lui. Vraisemblablement, il y avait alors encore en Trotsky beaucoup de l'agressivité de la jeunesse. En raison même de son jeune âge, on ne le prenait pas très au sérieux, mais on s'accordait pleinement à lui reconnaître un talent oratoire supérieur et l'on sentait avoir devant soi, non un poulet, mais un aiglon.

Je le rencontrai pour la première fois en 1905, après les événements de janvier. Il était venu alors à Genève pour y prendre avec moi la parole à un grand meeting convoqué au sujet de cette catastrophe (2). Il était exceptionnellement élégant, contrairement à nous tous, et très beau. Cette élégance et surtout une certaine manière négligente de parler de haut m'étonnèrent très désagréablement. Je considérais avec malveillance ce petit-maître qui, les jambes croisées, écrivait au crayon le canevas du discours qu'il allait prononcer au meeting. Mais Trotsky parla très bien.

Il prit aussi la parole dans un meeting international où je parlai en français pour la première fois de ma vie, et lui en allemand ; les langues étrangères nous gênèrent l'un et l'autre, mais nous nous tirâmes tant bien que mal de ce mauvais pas. Un peu plus tard, nous fûmes désignés, — moi au nom des majoritaires, lui au nom des minoritaires, — comme membres d'une quelconque commission pour le partage de sommes d'argent communes, et là, le ton de Trotsky fut sec et hautain.

Je ne le rencontrai plus jusqu'à son retour en Russie, après la Révolution. Je ne le vis d'ailleurs que très peu en 1905 : il se tenait à l'écart non seulement de nous, mais aussi des menchéviks. Il travaillait surtout au Soviet des Députés ouvriers et, avec Parvus, avait organisé une sorte de groupe distinct qui éditait un petit journal bon marché très combatif, très bien rédigé.

Un jour, me souvient-il, quelqu'un dit devant Lénine : « *L'étoile de Khroustalev pâlit et maintenant, le grand homme du Soviet, c'est Trotsky* ». La physionomie de Lénine sembla s'assombrir un instant, puis il dit : « *Eh bien, quoi ! Trotsky s'est élevé par son travail infatigable et éclatant* ».

Parmi les menchéviks, Trotsky était alors le plus proche de nous, mais je ne me rappelle pas s'il participa ne fût-ce qu'une fois aux pourparlers assez longs menés entre nous et les menchéviks pour la réalisation de l'accord. Lors du Congrès de Stockholm (1), il était déjà arrêté.

Sa popularité dans le prolétariat de Saint-Pétersbourg, déjà très grande lors de son arrestation, grandit encore du fait de son attitude héroïque et vraiment extraordinaire devant le tribunal. De tous les leaders socialistes de 1905-1906, Trotsky, malgré sa jeunesse, se montra incontestablement le mieux préparé ; à peu près complètement affranchi de cette étroitesse caractéristique des émigrés, qui affectait alors Lénine lui-même, il sentait mieux qu'aucun autre ce qu'était une large lutte politique. Et c'est lui qui gagna le plus, au sens « popularité », dans la Révolution, où ni Lénine, ni Martov ne gagnèrent rien. Plékhanov, lui, perdit beaucoup par suite des tendances semi-cadettes qui se révélèrent en lui. Dès lors, Trotsky fut au premier plan.

Durant la deuxième émigration, Trotsky se fixa à Vienne, de sorte que mes rencontres avec lui furent rares.

A Stuttgart, au Congrès international, il se tint modestement et nous invita à la modestie, considérant que nous étions tous désarçonnés par la réaction de 1906 et, par suite, incapables d'en imposer au Congrès.

Ensuite, Trotsky fut pour la conciliation et pour l'unité du Parti. Plus que tous, il intervint en ce sens à différentes séances plénières et il consacra en grande partie les efforts de son journal de Vienne, la *Pravda*, et de son

(1) Le parti social-démocrate ouvrier de Russie se scinda en 1903 en deux fractions (bolcheviks et menchéviks) qui gardèrent toutes deux le nom de social-démocrates. Les bolcheviks prirent seulement en 1918 le nom de communistes. — *N. d. l. R.*

(2) Allusion à la fusillade qui accueillit la foule ouvrière menée par Gapone, sur la place du Palais d'Hiver. — *N. d. l. R.*

(1) Le 4e Congrès du Parti social-démocrate, où bolchéviks et menchéviks refirent l'unité. — *N. d. l. R.*

groupe, à cette œuvre désespérée de l'unification du Parti.

Le seul succès qu'il obtint sous ce rapport fut l'assemblée plénière qui rejeta du Parti les « liquidateurs », élimina presque les membres du groupe *Vpériod* (1) et établit un rapprochement éphémère entre léninistes et martovistes. Ce Comité Central, entre autres, dépêcha à Trotsky pour l'observer Kamenev (son beau-frère), mais entre Kamenev et Trotsky éclata une rupture si orageuse que Kamenev rentra bientôt à Paris. Je dirai ici tout net que Trotsky réussissait très mal à organiser non seulement un parti, mais même un petit groupe. Il n'avait presque pas de partisans déclarés ; s'il en imposait au Parti, c'était uniquement par son individualité ; et comme il ne pouvait rester dans les cadres des menchéviks, ces derniers le considéraient comme une sorte d'anarchiste social-démocrate qui les énervait à l'extrême ; quant à un rapprochement complet avec les bolchéviks, il ne pouvait alors en être question. C'est des martovistes que Trotsky semblait le plus proche.

Caractère impérieux, ne sachant ou ne voulant témoigner aucune tendresse, aucune sollicitude aux gens, dépourvu de cette séduction qui émanait constamment de Lénine, Trotsky était condamné à un certain isolement. Même ses rares amis personnels (en politique, évidemment) devinrent ses ennemis jurés ; ainsi en fut-il de son principal lieutenant, Siemkovsky, et plus tard de son disciple préféré, Skobelev.

Trotsky semblait peu adapté au travail dans les groupes politiques ; par contre, dans l'océan des événements historiques où des traits personnels de cette sorte n'ont aucune importance, les qualités exceptionnelles de Trotsky venaient au premier plan.

Je me rapprochai de Trotsky pendant le Congrès de Copenhague. A ce moment, Trotsky, je ne sais pourquoi, jugea nécessaire de publier dans le *Vorwaerts* un article dans lequel, prenant à partie la délégation russe tout entière, il déclarait qu'elle ne représentait que des émigrés. Cela mit en fureur menchéviks et bolchéviks. Plékhanov, qui ne pouvait sentir Trotsky, profita de la circonstance et organisa une sorte de jury d'honneur pour le juger. Cela me parut injuste, je me prononçai assez énergiquement pour Trotsky et (avec Riazanov) contribuai à faire échouer le plan de Plékhanov... En partie pour cette raison, et, peut-être, pour d'autres causes fortuites, Trotsky et moi nous rencontrâmes fréquemment pendant le congrès : nous nous reposions ensemble, conversions beaucoup, principalement sur des sujets politiques et nous nous séparâmes en assez bons termes.

Bientôt après le Congrès de Copenhague, les membres du groupe *Vpériod* organisèrent une seconde école du Parti à Bologne et invitèrent Trotsky à venir y diriger l'enseignement pratique du journalisme et faire un cours, si je ne me trompe, sur la pratique parlementaire de la social-démocratie allemande et autrichienne, ainsi que, me semble-t-il, sur l'histoire du parti social-démocrate en Russie. Trotsky consentit aimablement et passa presque un mois à Bologne. Durant tout ce temps, il est vrai, il suivit sa ligne propre et s'efforça de faire dévier nos élèves de leurs points de vue extrêmement « gauches » pour les attirer à son point de vue moyen et conciliateur que, personnellement, il considérait d'ailleurs comme très « gauche ». Mais ce jeu politique n'eut aucun succès ; par contre, ses conférences extrêmement talentueuses plurent beaucoup à nos élèves et, pendant tout son séjour à Bologne, Trotsky fut extraordinairement gai, brillant, extrêmement loyal à notre égard et laissa parmi nous le meilleur souvenir. Il fut l'un des professeurs les plus éminents de notre seconde école.

Mes dernières rencontres avec Trotsky furent encore plus prolongées et plus intimes. C'était en 1915, à Paris. Trotsky était entré dans la rédaction du *Nache Slovo*, mais il s'était heurté à quelques intrigues et avait eu quelques désagréments : certains craignaient qu'une personnalité aussi forte ne mît le journal sous sa coupe. Mais ce côté de l'affaire était pourtant au dernier plan. Beaucoup plus saillante était la question des rapports de Trotsky avec Martov. Nous désirions sincèrement établir effectivement sur le nouveau terrain de l'internationalisme l'union complète de notre front, depuis Lénine jusqu'à Martov. Je m'y employai de toute mon énergie et fus en quelque mesure l'initiateur du mot d'ordre : A bas les « défensistes » (1), vive l'union de tous les internationalistes. Trotsky s'associa entièrement à ce point de vue, qui s'accordait avec ses anciens rêves et justifiait en quelque sorte toute sa vie précédente.

Nous n'avions aucune divergence de vue avec les bolchéviks ; mais avec les menchéviks, les affaires allaient mal : Trotsky s'efforçait par tous les moyens de décider Martov à rompre ses liens avec les défensistes. Les séances de la rédaction se transformèrent en discussions interminables, au cours desquelles Martov, avec une souplesse extraordinaire, évitait de répondre directement lorsqu'on lui demandait s'il romprait avec ses « défensistes », tandis que Trotsky l'attaquait parfois très violemment. Il s'ensuivit une rupture presque complète entre Trotsky et Martov, que Trotsky avait toujours respecté comme homme politique, et entre nous, internationalistes de gauche, et le groupe de Martov.

A cette époque, Trotsky et moi étions politiquement très proches l'un de l'autre ; c'était moi qui menais tous les pourparlers en son nom avec les autres rédacteurs. Nous prenions très fréquemment la parole à différentes réunions d'étudiants émigrés, rédigions ensemble

(1) Il s'agit de la « gauche » bolchévique, inspirée principalement par Bogdanov et Lounatcharsky (otzovistes, ultimatistes, etc). Elle publiait le journal *Vpériod* (*En Avant*). — *N. d. l. R.*

(1) Partisans de la défense nationale. — *N. d. l. R.*

des proclamations, en un mot étions en union étroite.

J'ai toujours considéré Trotsky comme un homme éminent. Et qui pourrait d'ailleurs douter de sa valeur ? A Paris, il avait déjà fortement grandi à mes yeux comme homme politique, et il ne cessait de grandir, soit que je le connusse mieux et qu'il pût mieux donner toute la mesure de ses forces sur la vaste échelle que lui offrait l'histoire, soit que l'épreuve de la guerre et ses problèmes l'eussent réellement grandi et développé son envergure.

Je n'ai pas l'intention de parler ici de l'agitation menée par Trotsky en 1917, mais je dois dire que, sous l'influence de cette immense envergure et de ses succès étourdissants, quelques-uns des proches de Trotsky penchaient à voir en lui le véritable premier chef de la Révolution russe. Ainsi, feu Ouritsky, qui nourrissait pour Trotsky la plus grande estime, me disait un jour, ainsi qu'à Manouilsky : « *Voici arrivée la grande Révolution et, quelque intelligent que soit Lénine, on sent qu'il commence à s'effacer devant le génie de Trotsky* ». Cette appréciation s'avéra erronée, non pas qu'elle exagérât le talent et la puissance de Trotsky, mais parce qu'à cette époque, on ne connaissait pas encore toute l'étendue du génie politique de Lénine. Mais réellement, dans cette période, après le premier succès éclatant de son arrivée en Russie et avant les journées de juillet, Lénine s'effaçait quelque peu, intervenait assez rarement, n'écrivait pas beaucoup et dirigeait principalement le travail d'organisation dans le camp bolchévik, alors que Trotsky tonnait aux meetings à Pétrograd.

Les principaux dons extérieurs de Trotsky sont ses dons oratoires et son talent d'écrivain. Je considère Trotsky presque comme le plus grand orateur de notre temps. Durant ma vie, j'ai entendu d'innombrables tribuns parlementaires et populaires éminents du socialisme et beaucoup d'orateurs bourgeois célèbres et, parmi eux, il n'est personne, sauf Jaurès (je n'ai entendu Bebel que lorsqu'il était déjà vieux), que je puisse mettre de pair avec Trotsky...

Extérieur imposant, gestes larges et esthétiques, rythme puissant du discours, voix éclatante sans défaillance, débit facile, forme littéraire, richesse des images, ironie brûlante, pathétique puissant, logique de fer d'une netteté exceptionnelle : telles sont les qualités du discours de Trotsky. Il peut dire des phrases lapidaires, lancer des traits étonnamment justes ; il peut aussi prononcer des discours politiques d'une majesté égalée avant lui seulement par Jaurès. J'ai vu Trotsky parler trois heures durant, devant un auditoire debout tout entier, silencieux, comme sous l'enchantement. Ce qu'il disait m'était la plupart du temps connu ; d'ailleurs, tout agitateur est obligé de répéter sans cesse ses pensées devant de nouvelles masses; mais Trotsky les présentait chaque fois sous une nouvelle forme. Je ne sais si, comme ministre de la Guerre d'une grande puissance à une époque de guerre et de révolution, il a parlé autant qu'autrefois ; très vraisemblablement, son travail d'organisation et ses voyages sur le front incommensurable de nos armées l'avaient détourné de l'art oratoire ; mais pourtant, il est avant tout un grand agitateur. Ses articles et ses ouvrages sont pour ainsi dire des discours couchés sur le papier ; il est artiste dans son expression oratoire et orateur dans ses écrits.

Aussi Trotsky est-il également un publiciste éminent, quoique le charme qui émane directement du discours parlé s'évanouisse fréquemment à la lecture.

En ce qui concerne la structure intérieure de Trotsky comme chef, celui-ci, à *l'échelle restreinte* de l'organisation du Parti (qui pourtant fut d'une grande importance pour l'avenir, car ce sont les résultats du travail clandestin d'hommes comme Lénine, Tchernov, Martov, qui ont donné à leurs partis la possibilité de se disputer l'hégémonie en Russie et dans le monde), n'a été ni habile, ni heureux. Sa personnalité très fortement accusée lui a été un obstacle.

Trotsky est un caractère épineux, souverain. Ce n'est que pour Lénine, depuis la fusion, qu'il n'a cessé de témoigner un touchant esprit de concession. Avec la modestie caractéristique des vrais grands hommes, il reconnaissait la primauté de Lénine.

Par contre, comme homme politique, Trotsky est aussi éminent que comme orateur. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement : l'orateur le plus habile, dont le discours n'est pas éclairé par la pensée, n'est qu'un virtuose oiseux, une cymbale retentissante. L'amour dont parle l'apôtre saint Paul n'est peut-être pas absolument nécessaire à l'orateur, car la haine peut le suppléer, mais *la pensée* lui est indispensable. Seul, un grand politique peut être un grand orateur. Comme Trotsky est par excellence orateur politique, c'est surtout la pensée politique qui se manifeste dans ses discours.

Quelque singulier que cela puisse paraître, Trotsky, à mon avis, est incomparablement plus orthodoxe que Lénine ; sa voie politique semble quelque peu sinueuse : il n'a été ni menchévik, ni bolchévik, il a cherché les voies moyennes, puis il a joint son ruisseau au fleuve bolchévik. Mais en réalité, il s'est toujours guidé, peut-on dire, sur la règle exacte du marxisme révolutionnaire. Lénine se sent créateur et maître dans le domaine de la pensée politique et, très souvent, il a lancé des mots d'ordre entièrement nouveaux qui ont donné ensuite de magnifiques résultats. Trotsky n'a pas cette hardiesse de pensée : il prend le marxisme révolutionnaire, en tire toutes les déductions applicables à une situation donnée ; il est extrêmement hardi dans ses jugements contre le libéralisme, le demi-socialisme, mais non novateur.

Lénine, en même temps, est beaucoup plus opportuniste au sens profond du mot. Nouvelle singularité : Trotsky n'a-t-il pas été dans le camp des menchéviks, ces opportunistes avérés ? Mais l'opportunisme des menchéviks n'est que l'inconsistance politique d'un parti petit-bourgeois. Je veux parler de ce sens de la réalité qui fait, quand il le faut, modifier la tactique, de ce sentiment des besoins du moment qui poussait Lénine tantôt à aiguiser les deux tranchants de son arme, tantôt à la remettre au fourreau.

Trotsky est moins doué sous ce rapport, il se fraye sa voie révolutionnaire en ligne droite. Ces particularités de la personnalité de Trotsky et de Lénine se manifestèrent dans leur célèbre conflit au sujet de la paix de Brest-Litovsk.

On dit souvent de Trotsky qu'il est ambitieux. C'est là évidemment une absurdité absolue. Je me souviens d'une phrase de lui à propos de l'acceptation par Tchernov d'un portefeuille ministériel : « *Quelle basse ambition ! Pour un portefeuille, pris à un moment défavorable, renoncer à sa position historique.* » Tout Trotsky, me semble-t-il, est là-dedans. En lui, pas l'ombre de vanité ; il ne fait aucun cas des titres et des marques extérieures du pouvoir ; c'est son rôle historique qui lui est infiniment cher, et c'est là toute son ambition. En l'occurrence, il est personnel comme dans son goût naturel du pouvoir.

Lénine non plus n'est pas ambitieux. Jamais, me semble-t-il, il ne se contemple, ne se regarde dans le miroir de l'histoire. Jamais il ne pense à ce que dira de lui la postérité ; il accomplit simplement son œuvre. Il l'accomplit de façon autoritaire, non pas parce que le pouvoir lui est agréable, mais parce qu'il est sûr de son bon droit et ne peut souffrir qu'on lui gâte son travail. Son amour du pouvoir découle de son immense assurance dans la justesse de ses principes et aussi probablement de son incapacité (très utile pour un chef politique) de se placer au point de vue de son adversaire.

La dispute n'est jamais pour lui une simple discussion, c'est le conflit de différentes classes, de différents groupes, de différentes espèces humaines pour ainsi dire. La dispute, pour lui, est toujours une lutte qui, dans certaines conditions, peut se transformer en bataille. Il est prêt à applaudir quand la dispute devient combat.

Contrairement à Lénine, Trotsky, indubitablement, s'observe fréquemment. Il chérit son rôle historique et serait prêt probablement à faire tous les sacrifices personnels, y compris le plus dur, celui de sa vie, pour rester dans la mémoire de l'humanité entouré de l'auréole de chef révolutionnaire véritable. Son ambition a le même caractère que celle de Lénine avec cette différence que n'ayant pas l'instinct presque infaillible de Lénine, il est plus que lui susceptible de se tromper et que, tempérament violent, il est capable, bien que temporairement, de se laisser aveugler par la passion, tandis que Lénine, toujours égal et toujours maître de lui, est presque incapable de se laisser aller à l'irritation.

Mais il ne faudrait pas croire, pourtant, que le second grand chef de la révolution russe le cède en tout à son collègue ; par certains côtés, il le surpasse incontestablement : il est plus brillant, plus saisissant, plus mobile. Lénine est fait on ne peut mieux pour siéger à la Présidence du Conseil des Commissaires du Peuple et génialement diriger la révolution mondiale, mais il n'aurait pu, à coup sûr, s'acquitter de la tâche gigantesque qu'a assumée Trotsky : se transporter avec la rapidité de l'éclair d'un endroit à l'autre, prononcer ces discours remarquables, donner immédiatement ces ordres qui résonnent comme des coups de clairon, être l'animateur infatigable de l'armée sur chaque point où son moral défaut. Il n'est personne au monde qui, sous ce rapport, puisse remplacer Trotsky.

Lorsqu'une grande révolution se produit, un grand peuple trouve toujours l'acteur qui convient pour chaque rôle et l'une des preuves de la grandeur de notre révolution, c'est que le Parti communiste a fait surgir de son sein ou a emprunté aux autres partis en se les assimilant tant d'hommes éminents dans tous les domaines.

Et ceux qui se fondent le mieux dans leur rôle sont précisément les deux plus forts entre les forts, — Lénine et Trotsky.

A. Lounatcharsky.

Merrheim

Notre camarade des premiers mois de la guerre, de nos luttes opiniâtres de « minoritaires », de Zimmerwald et de Kienthal, Merrheim, n'est plus.

Depuis la Révolution russe, déjà, il n'était plus des nôtres. Depuis deux ans, déjà, il n'était pour ainsi dire plus de ce monde.

Ce fut un militant exemplaire du mouvement ouvrier. Nous ne pouvons ici retracer sa vie, les étapes de son ascension vers des responsabilités toujours plus grandes, si grandes même qu'il n'eut pas la force de les assumer et qu'elles écrasèrent de leur poids son moral, d'abord, puis son corps.

Ecrire la vie de Merrheim serait évoquer toute l'histoire du syndicalisme français. Que d'enseignements, que d'expérience ! Que d'espoirs déçus, que de belles batailles aussi... Ce sera la tâche de Pierre Monatte, sans doute, de parler comme il convient du disparu, du travail fait en commun, du chemin parcouru ensemble.

Merrheim est mort prématurément d'avoir trop travaillé. Comme il travaillait ! Avec quelle conscience, quel scrupule, quelle modestie ! Il faut l'avoir vu, la nuit, ficeler des paquets de cartes confédérales, de journaux corporatifs, après une journée de labeur exténuant où il avait dépouillé l'énorme courrier de la Fédération des Métaux, dicté des lettres, reçu des délégations, fait des démarches, écrit des articles sérieux et documentés, participé à des réunions.

Il a travaillé jusqu'à l'épuisement, — pour la classe ouvrière. C'est pourquoi son exemple est noble et grand. Il fut toujours sincère, et les révolutionnaires oublieront ses dernières années d'égarement pour ne se rappeler que de toute sa belle vie d'ouvrier consacrée à l'émancipation des ouvriers.

Il n'a pas compris le bolchevisme, que nous avons dû défendre contre lui. Nous l'avons attaqué sans ménagements et il nous a rendu coup pour coup. Nous avons fait notre devoir et il croyait faire le sien...

Merrheim est mort et la Révolution bolchevique est vivante. Mais le souvenir du Merrheim révolutionnaire vivra dans la mémoire des révolutionnaires.

Souvenirs et Mémoires révolutionnaires

Notes autobiographiques

I. — ENFANCE ET JEUNESSE
(*Suite*)

Mes premiers articles sur la Finlande parurent en 1900, dans la revue économique allemande *Sozial Praxis*, dans la *Revue Scientifique* et dans l'*Instruction*. La *Richesse Russe* accueillit également un article, à proprement parler, de statistique. En même temps, dans les années 1900-1903, je réunissais les matériaux d'un grand ouvrage économique et statistique sur la Finlande, et qui devait paraître sous un titre inoffensif pour la censure : *La Vie des Ouvriers finlandais*. Naturellement, le travail littéraire et scientifique n'était pas le seul que je dusse accomplir au cours de ces années. Je militais aussi illégalement, mais la plupart du temps en dehors de la capitale même. J'organisais des réunions régulières dans les quartiers situés derrière la porte de Nevsky, rédigeais des appels, concentrais et répandais la littérature illégale, etc... En 1901, je partis pour l'étranger. Là, je me liai avec Kautsky, Rosa Luxembourg, les Lafargue à Paris, Plekhanov à Genève. Dans l'*Aube* parut un article de moi non signé sur la Finlande et dans la *Neue Zeit*, de Kautsky, un article de moi également, signé Hélène Moline.

Au début de 1903 parut mon étude sur la situation des ouvriers finlandais et le développement de l'économie nationale en Finlande. Ecrit dans un esprit marxiste, ce livre fut favorablement accueilli par les militants illégaux et n'eut pas le don de plaire à un très grand nombre de marxistes protégés par la loi. En 1903, le 12 janvier exactement, je pris pour la première fois la parole dans une réunion publique, organisée par des étudiants, et dans mon discours j'opposai les conceptions socialistes aux conceptions idéalistes. L'été de la même année, je partis de nouveau pour l'étranger. C'était l'époque des insurrections paysannes en Russie; les ouvriers du Midi se soulevaient; la pensée était en ébullition; tout fermentait. Les deux forces ennemies : la Russie illégale marchant vers la révolution, et l'autocratie se cramponnant opiniâtrement au pouvoir, allaient se heurter de front. La position intermédiaire était occupée par le groupe des « libertaires », ayant Struve à sa tête. Nombre de mes meilleurs amis allaient vers ces « libertaires », dans lesquels, estimant que pour la Russie d'alors le socialisme pur était une utopie, ils voyaient une « force réelle ». Il fallait se séparer brutalement de ci-devant collaborateurs et coreligionnaires politiques.

Dans l'émigration socialiste, la dispute n'était plus entre les *narodniki* et les marxistes, mais entre les « menchéviks » et les « bolchéviks ». J'avais des amis dans les deux camps. Le bolchévisme, avec son intransigeance et son esprit nettement révolutionnaire, me tentait le plus, mais la séduction personnelle de Plekhanov m'empêchait de condamner le menchévisme. Retour de l'étranger en 1903, je n'adhérai à aucune des deux fractions du parti et me mis au service de toutes les deux, pour répandre les proclamations et accomplir les besognes de chaque jour.

II. — LA REVOLUTION DE 1905

La fin de 1903 et toute l'année 1904 marquent le réveil du libéralisme. C'est l'époque de fameux banquets, de discours, de réunions littéraires et politiques, le temps des salons politiques. Les « libertaires » — futurs cadets — fêtaient leur lune de miel. Mais c'est justement contre eux que les social-démocrates engagèrent la lutte principale.

A côté de la floraison du libéralisme, sous la « bienveillante tolérance » de Sviatopolk-Mirsky (1), s'accomplissait fiévreusement le travail d'organisation des forces du prolétariat, du renforcement de l'influence social-démocrate dans les masses. Sous le prétexte inoffensif de « leçons de géographie », je dirigeai à cette époque dans une école de dimanche, derrière la porte de Nevsky, un cercle de 25-30 ouvriers. Plus tard, lors des journées d'Octobre, il m'est advenu de voir plusieurs d'entre eux participer activement à la révolution. Dans les revues légales (la *Vérité*, l'*Instruction* et autres) je luttais contre le révisionisme et le ministérialisme. Une brochure que j'écrivis à cette époque : *La lutte de classe*, fut interdite par la censure et ne parut qu'en 1905, pour être confisquée peu après.

A mesure qu'approchait la rafale révolutionnaire de 1905, mes liens avec les bolchéviks se renforçaient. Il est vrai que je n'avais pas rompu mes relations personnelles avec Plekhanov, mais déjà, au cours de l'hiver 1904-1905, je militais franchement à côté des bolchéviks: Bogdanov, Bazarov, Roumiantzev, Avilov, Stassova et autres.

Nous primes une part active à la manifestation des étudiants, en novembre 1904. En guise de démonstration, nous organisâmes sur-le-champ, dans leur prison, le ravitaillement des camarades arrêtés, ce qui étonna désagréablement la police qui se rendait ainsi compte que nous agissions d'un commun accord et « suivant un plan ». Le jour de la manifestation fut organisé, dans les salles de l'Institut technologique, à Pétersbourg, un meeting monstre, avec la participation des représentants de tous les groupes politiques. Seuls, les bolchéviks étaient absents. Pour faire contre-poids au meeting où prenaient la parole les représentants de toutes les tendances, nous organisâmes dans un autre amphithéâtre (celui de la physique, si je ne me trompe) un meeting exclusivement bolchévik. Les camarades, dont j'étais, prirent la parole sous des noms d'emprunt et certains étaient grimés. Cette démarcation établie entre groupes politiques fut due à mon initiative.

Le dimanche sanglant de 1905, j'étais dans la rue. J'allais avec les manifestants vers le Palais d'Hiver et le tableau de la féroce décharge à mitraille, exécutée contre les ouvriers désarmés, est resté pour toujours gravé dans ma mémoire. Un soleil de janvier, exceptionnellement clair, des figures confiantes, attentives... L'implacable signal aux troupes massées autour du Palais... Les flaques de sang sur la neige blanche... Les *nagaïki* de la gendarmerie tsariste, les tués, les blessés, les enfants fusillés.....

(1) Ministre de l'Intérieur de l'époque. — *N. d. l. R.*

Le Comité du Parti avait pris alors à l'égard de la manifestation du 9 janvier une attitude méfiante et circonspecte. Aux réunions ouvrières spécialement organisées, de nombreux camarades cherchaient à dissuader les ouvriers de prendre part à cette manifestation, dans laquelle ils voyaient une « provocation » et un guet-apens. Quant à moi, il me semblait qu'il fallait « marcher ». C'était un acte auquel la classe ouvrière se déterminait, un acte qui serait une leçon d'activité révolutionnaire. Et j'approuvais entièrement, à cette époque, les résolutions du Congrès d'Amsterdam sur la question des « actions de masse ».

Après les journées de janvier, le travail illégal reprit avec une force et une énergie accrues. Les bolchéviks commencèrent à faire paraître leur journal illégal (dont je ne me souviens pas le titre) et auquel je collaborais, non seulement en qualité de journaliste, mais comme collaboratrice technique de l'imprimerie. Parmi les proclamations que j'écrivis dans cette période, celle dirigée contre le « Concile des Zemstvos » et pour l'Assemblée Constituante eut particulièrement du succès.

Maintenant durant ces années des liens vivants avec la Finlande, je contribuai alors à l'unification d'action des deux Partis social-démocrates (russe et finlandais) luttant contre le tsarisme.

Dans le domaine du journalisme révolutionnaire, j'ai travaillé, au cours de la période 1904-1905, dans une série de revues marxistes légales de ce temps: la *Vérité* de Moscou, l'*Instruction*, le *Courrier des Fabriques*, revue supéciale celle-là, etc... A cette époque également parurent mes articles sur la question agraire, sur la protection du travail et sur le mouvement en Finlande. En réponse à un recueil philosophique de Berdiaev et Boulgakov, je publiai un article sur « Les problèmes de la morale du point de vue positif ».

Avec le réveil de la vie publique les féministes bourgeoises russes commencèrent à se remuer. Les inoffensifs « cercle féminin » et « société féminine de bienfaisance mutuelle » prirent une teinte politique et posèrent la question des droits politiques de la femme. De nombreuses femmes social-démocrates et socialistes-révolutionnaires étaient prêtes à adopter les mots d'ordre des féministes bourgeoises et à collaborer avec elles sur la plate-forme du « suffrage démocratique ». « L'union pour l'égalité de la femme », à caractère politique cadet, et ayant à sa tête: Tyrkova, Kalmanovitch et Mirovitch, commença à fonctionner. Des femmes bolchévistes, comme: Bazarova, Anna Gourevitch; menchévistes, comme : Marguliès ; socialistes-révolutionnaires, comme: Volkenstein, et d'autres encore, fréquentaient les réunions de l' « union pour l'égalité » et entraînaient à ces réunions des ouvrières. Dans les cercles féministes, elles formèrent les « groupes de femmes socialistes ». Les ouvrières, que les grands événements en cours avaient profondément secouées et qui avaient leur déléguée officielle dans la commission de conciliation de Chidlovsky, accouraient aux meetings et réunions politiques et cherchaient où adhérer.

En avril 1905, à Pétersbourg, fut convoqué, sur l'initiative des groupements féministes de toutes nuances politiques, le premier meeting où ne participaient que des femmes. Y prirent la parole les représentants du mouvement féministe bourgeois, mais aussi les femmes social-démocrates, pour défendre « une plate-forme féminine unique ».

Je dus aussi intervenir et, de la façon la plus nette, dénoncer la fausse idylle de collaboration entre les femmes révolutionnaires socialistes et les égalitaires bourgeoises. Mon discours fut accueilli par une tempête d'indignation. On me criait que je « faisais le jeu des cent-noirs », que je déchaînais les passions, que je favorisais la « voyoucratie » et « l'Union du peuple russe » (1). La femme de lettres Krandievska se jeta vers moi avec le cri: « *Ce serait trop peu que de vous étrangler!* » Seule, une ouvrière, mêlée au mouvement de Gapone et dont je ne me souviens plus le nom, me soutint. Je me rappelle que, tout en exigeant la séparation la plus nette d'avec les féministes, et l'union complète dans le mouvement révolutionnaire du prolétariat des deux sexes, je demandai cependant au Parti d'accorder une plus grande attention au sort misérable des ouvrières, et du fait qu'elles sont doublement privées de tous droits. Mon discours porta ses fruits: les ouvrières vinrent à moi. Elles cherchaient à utiliser leurs forces, mais n'étaient pas encore mûres pour prendre une part active à la vie du Parti. Et nous aussi, nous ne savions pas encore en ce temps comment les utiliser, comment éveiller leur initiative et leur conscience de classe.

En septembre 1905, je milite activement dans les masses. Je fais de la propagande dans les grandes usines et fabriques — surtout à la porte de Nevsky, à Okhta, à Vassilievski-Ostrov. Mon souci constant était de faire assister les ouvrières à nos réunions et causeries. Elles prenaient bien part aux assemblées, mais on ne les rencontrait que rarement dans les réunions plus intimes. Et encore, quand elles venaient à celles-ci, après une fois ou deux on ne les voyait plus.

Ce furent mes « élèves » des usines qui m'apprirent l'imminence de la grève d'Octobre. Et les mêmes liens vivants avec les masses me permirent d'assister à la première réunion du « Soviet des Députés Ouvriers », siégeant dans les journées d'Octobre 1905 à l'Institut technologique, et qui avait alors la tâche bien modeste encore de soutenir les grévistes et de « diriger la grève ». A l'une des séances suivantes du « Soviet Ouvrier », je rencontrai pour la première fois Trotsky, qui, après s'être rendu compte de la composition du Soviet, saisit, flaira son importance et, dans un discours très net et très clair, traça les tâches de ce nouvel organisme de groupement des ouvriers qui n'avait pas encore eu le temps de se rendre compte de toute son importance. Là, je fis également connaissance de Khroustalev (2).

Pour soutenir la grève générale, des collectes furent organisées, dont le montant était versé soit au Comité du Parti, soit directement à la caisse du Soviet. J'estimais que, d'une part, les collectes par l'intermédiaire du Comité causaient des longueurs et que, d'autre part, elles comprimaient l'initiative des masses qui donnaient plus volontiers directement au Soviet. A ce sujet, j'eus quelques polémiques avec des membres du Comité du Parti.

Il me fallait rendre au Soviet des services purement techniques: lui trouver un local, lui procurer des moyens financiers. Je prenais goût à ce travail également, sans cesser pour cela de participer activement aux innombrables meetings en plein air qui réunissaient des dizaines de milliers d'auditeurs. C'était une période particulière où l'on se grisait de politique comme d'un vin. Le Soviet siégeait nuit et jour, sa force politique croissait à vue d'œil et rivalisait déjà avec le pouvoir officiel. Les « unions » (Syndicats ouvriers) surgissaient de tous côtés comme des champignons après la pluie; dans toutes les unions et groupements, on élaborait des « plate-formes »; au choc des opinions s'y accomplissait un travail fébrile de pensée.

Alexandra Kollontaï.

(*A suivre.*)

(1) Organisation réactionnaire antisémite.— *N. d. l. R.*

(2) Le premier Président du Soviet, auquel succéda Trotsky. — *N. d. l. R.*

Souvenirs et Mémoires révolutionnaires

Notes autobiographiques

I. — ENFANCE ET JEUNESSE

(*Suite*)

Mes premiers articles sur la Finlande parurent en 1900, dans la revue économique allemande *Sozial Praxis*, dans la *Revue Scientifique* et dans l'*Instruction*. La *Richesse Russe* accueillit également un article, à proprement parler, de statistique. En même temps, dans les années 1900-1903, je réunissais les matériaux d'un grand ouvrage économique et statistique sur la Finlande, et qui devait paraître sous un titre inoffensif pour la censure : *La Vie des Ouvriers finlandais*. Naturellement, le travail littéraire et scientifique n'était pas le seul que je dusse accomplir au cours de ces années. Je militais aussi illégalement, mais la plupart du temps en dehors de la capitale même. J'organisais des réunions régulières dans les quartiers situés derrière la porte de Nevsky, rédigeais des appels, concentrais et répandais la littérature illégale, etc... En 1901, je partis pour l'étranger. Là, je me liai avec Kautsky, Rosa Luxembourg, les Lafargue à Paris, Plekhanov à Genève. Dans l'*Aube* parut un article de moi non signé sur la Finlande et dans la *Neue Zeit*, de Kautsky, un article de moi également, signé Hélène Moline.

Au début de 1903 parut mon étude sur la situation des ouvriers finlandais et le développement de l'économie nationale en Finlande. Ecrit dans un esprit marxiste, ce livre fut favorablement accueilli par les militants illégaux et n'eut pas le don de plaire à un très grand nombre de marxistes protégés par la loi. En 1903, le 12 janvier exactement, je pris pour la première fois la parole dans une réunion publique, organisée par des étudiants, et dans mon discours j'opposai les conceptions socialistes aux conceptions idéalistes. L'été de la même année, je partis de nouveau pour l'étranger. C'était l'époque des insurrections paysannes en Russie; les ouvriers du Midi se soulevaient; la pensée était en ébullition; tout fermentait. Les deux forces ennemies : la Russie illégale marchant vers la révolution, et l'autocratie se cramponnant opiniâtrement au pouvoir, allaient se heurter de front. La position intermédiaire était occupée par le groupe des « libertaires », ayant Struve à sa tête. Nombre de mes meilleurs amis allaient vers ces « libertaires », dans lesquels, estimant que pour la Russie d'alors le socialisme pur était une utopie, ils voyaient une « force réelle ». Il fallait se séparer brutalement de ci-devant collaborateurs et coreligionnaires politiques.

Dans l'émigration socialiste, la dispute n'était plus entre les *narodniki* et les marxistes, mais entre les « menchéviks » et les « bolchéviks ». J'avais des amis dans les deux camps. Le bolchévisme, avec son intransigeance et son esprit nettement révolutionnaire, me tentait le plus, mais la séduction personnelle de Plekhanov m'empêchait de condamner le menchévisme. Retour de l'étranger en 1903, je n'adhérai à aucune des deux fractions du parti et me mis au service de toutes les deux, pour répandre les proclamations et accomplir les besognes de chaque jour.

II. — LA REVOLUTION DE 1905

La fin de 1903 et toute l'année 1904 marquent le réveil du libéralisme. C'est l'époque de fameux banquets, de discours, de réunions littéraires et politiques, le temps des salons politiques. Les « libertaires » — futurs cadets — fêtaient leur lune de miel. Mais c'est justement contre eux que les social-démocrates engagèrent la lutte principale.

A côté de la floraison du libéralisme, sous la « bienveillante tolérance » de Sviatopolk-Mirsky (1), s'accomplissait fiévreusement le travail d'organisation des forces du prolétariat, du renforcement de l'influence social-démocrate dans les masses. Sous le prétexte inoffensif de « leçons de géographie », je dirigeai à cette époque dans une école de dimanche, derrière la porte de Nevsky, un cercle de 25-30 ouvriers. Plus tard, lors des journées d'Octobre, il m'est advenu de voir plusieurs d'entre eux participer activement à la révolution. Dans les revues légales (la *Vérité*, l'*Instruction* et autres) je luttais contre le révisionisme et le ministérialisme. Une brochure que j'écrivis à cette époque : *La lutte de classe*, fut interdite par la censure et ne parut qu'en 1905, pour être confisquée peu après.

A mesure qu'approchait la rafale révolutionnaire de 1905, mes liens avec les bolchéviks se renforçaient. Il est vrai que je n'avais pas rompu mes relations personnelles avec Plekhanov, mais déjà, au cours de l'hiver 1904-1905, je militais franchement à côté des bolchéviks: Bogdanov, Bazarov, Roumiantzev, Avilov, Stassova et autres.

Nous primes une part active à la manifestation des étudiants, en novembre 1904. En guise de démonstration, nous organisâmes sur-le-champ, dans leur prison, le ravitaillement des camarades arrêtés, ce qui étonna désagréablement la police qui se rendait ainsi compte que nous agissions d'un commun accord et « suivant un plan ». Le jour de la manifestation fut organisé, dans les salles de l'Institut technologique, à Pétersbourg, un meeting monstre, avec la participation des représentants de tous les groupes politiques. Seuls, les bolchéviks étaient absents. Pour faire contre-poids au meeting où prenaient la parole les représentants de toutes les tendances, nous organisâmes dans un autre amphithéâtre (celui de la physique, si je ne me trompe) un meeting exclusivement bolchévik. Les camarades, dont j'étais, prirent la parole sous des noms d'emprunt et certains étaient grimés. Cette démarcation établie entre groupes politiques fut due à mon initiative.

Le dimanche sanglant de 1905, j'étais dans la rue. J'allais avec les manifestants vers le Palais d'Hiver et le tableau de la féroce décharge à mitraille, exécutée contre les ouvriers désarmés, est resté pour toujours gravé dans ma mémoire. Un soleil de janvier, exceptionnellement clair, des figures confiantes, attentives... L'implacable signal aux troupes massées autour du Palais... Les flaques de sang sur la neige blanche... Les *nagaïki* de la gendarmerie tsariste, les tués, les blessés, les enfants fusillés.....

(1) Ministre de l'Intérieur de l'époque. — *N. d. l. R.*

Le Comité du Parti avait pris alors à l'égard de la manifestation du 9 janvier une attitude méfiante et circonspecte. Aux réunions ouvrières spécialement organisées, de nombreux camarades cherchaient à dissuader les ouvriers de prendre part à cette manifestation, dans laquelle ils voyaient une « provocation » et un guet-apens. Quant à moi, il me semblait qu'il fallait « marcher ». C'était un acte auquel la classe ouvrière se déterminait, un acte qui serait une leçon d'activité révolutionnaire. Et j'approuvais entièrement, à cette époque, les résolutions du Congrès d'Amsterdam sur la question des « actions de masse ».

Après les journées de janvier, le travail illégal reprit avec une force et une énergie accrues. Les bolchéviks commencèrent à faire paraître leur journal illégal (dont je ne me souviens pas le titre) et auquel je collaborais, non seulement en qualité de journaliste, mais comme collaboratrice technique de l'imprimerie. Parmi les proclamations que j'écrivis dans cette période, celle dirigée contre le « Concile des Zemstvos » et pour l'Assemblée Constituante eut particulièrement du succès.

Maintenant durant ces années des liens vivants avec la Finlande, je contribuai alors à l'unification d'action des deux Partis social-démocrates (russe et finlandais) luttant contre le tsarisme.

Dans le domaine du journalisme révolutionnaire, j'ai travaillé, au cours de la période 1904-1905, dans une série de revues marxistes légales de ce temps: la *Vérité* de Moscou, l'*Instruction*, le *Courrier des Fabriques*, revue spéciale celle-là, etc... A cette époque également parurent mes articles sur la question agraire, sur la protection du travail et sur le mouvement en Finlande. En réponse à un recueil philosophique de Berdiaev et Boulgakov, je publiai un article sur « Les problèmes de la morale du point de vue positif ».

Avec le réveil de la vie publique les féministes bourgeoises russes commencèrent à se remuer. Les inoffensifs « cercle féminin » et « société féminine de bienfaisance mutuelle » prirent une teinte politique et posèrent la question des droits politiques de la femme. De nombreuses femmes social-démocrates et socialistes-révolutionnaires étaient prêtes à adopter les mots d'ordre des féministes bourgeoises et à collaborer avec elles sur la plate-forme du « suffrage démocratique ». « L'union pour l'égalité de la femme », à caractère politique cadet, et ayant à sa tête: Tyrkova, Kalmanovitch et Mirovitch, commença à fonctionner. Des femmes bolchévistes, comme: Bazarova, Anna Gourevitch; menchévistes, comme : Marguliès ; socialistes-révolutionnaires, comme: Volkenstein, et d'autres encore, fréquentaient les réunions de l' « union pour l'égalité » et entraînaient à ces réunions des ouvrières. Dans les cercles féministes, elles formèrent les « groupes de femmes socialistes ». Les ouvrières, que les grands événements en cours avaient profondément secouées et qui avaient leur déléguée officielle dans la commission de conciliation de Chidlovsky, accouraient aux meetings et réunions politiques et cherchaient où adhérer.

En avril 1905, à Pétersbourg, fut convoqué, sur l'initiative des groupements féministes de toutes nuances politiques, le premier meeting où ne participaient que des femmes. Y prirent la parole les représentants du mouvement féministe bourgeois, mais aussi les femmes social-démocrates, pour défendre « une plate-forme féminine unique ».

Je dus aussi intervenir et, de la façon la plus nette, dénoncer la fausse idylle de collaboration entre les femmes révolutionnaires socialistes et les égalitaires bourgeoises. Mon discours fut accueilli par une tempête d'indignation. On me criait que je « faisais le jeu des cent-noirs », que je déchaînais les passions, que je favorisais la « voyoucratie » et « l'Union du peuple russe » (1). La femme de lettres Krandievska se jeta vers moi avec le cri: « *Ce serait trop peu que de vous étrangler!* » Seule, une ouvrière, mêlée au mouvement de Gapone et dont je ne me souviens plus le nom, me soutint. Je me rappelle que, tout en exigeant la séparation la plus nette d'avec les féministes, et l'union complète dans le mouvement révolutionnaire du prolétariat des deux sexes, je demandai cependant au Parti d'accorder une plus grande attention au sort misérable des ouvrières, et du fait qu'elles sont doublement privées de tous droits. Mon discours porta ses fruits: les ouvrières vinrent à moi. Elles cherchaient à utiliser leurs forces, mais n'étaient pas encore mûres pour prendre une part active à la vie du Parti. Et nous aussi, nous ne savions pas encore en ce temps comment les utiliser, comment éveiller leur initiative et leur conscience de classe.

En septembre 1905, je milite activement dans les masses. Je fais de la propagande dans les grandes usines et fabriques — surtout à la porte de Nevsky, à Okhta, à Vassilievski-Ostrov. Mon souci constant était de faire assister les ouvrières à nos réunions et causeries. Elles prenaient bien part aux assemblées, mais on ne les rencontrait que rarement dans les réunions plus intimes. Et encore, quand elles venaient à celles-ci, après une fois ou deux on ne les voyait plus.

Ce furent mes « élèves » des usines qui m'apprirent l'imminence de la grève d'Octobre. Et les mêmes liens vivants avec les masses me permirent d'assister à la première réunion du « Soviet des Députés Ouvriers », siégeant dans les journées d'Octobre 1905 à l'Institut technologique, et qui avait alors la tâche bien modeste encore de soutenir les grévistes et de « diriger la grève ». A l'une des séances suivantes du « Soviet Ouvrier », je rencontrai pour la première fois Trotsky, qui, après s'être rendu compte de la composition du Soviet, saisit, flaira son importance et, dans un discours très net et très clair, traça les tâches de ce nouvel organisme de groupement des ouvriers qui n'avait pas encore eu le temps de se rendre compte de toute son importance. Là, je fis également connaissance de Khroustalev (2).

Pour soutenir la grève générale, des collectes furent organisées, dont le montant était versé soit au Comité du Parti, soit directement à la caisse du Soviet. J'estimais que, d'une part, les collectes par l'intermédiaire du Comité causaient des longueurs et que, d'autre part, elles comprimaient l'initiative des masses qui donnaient plus volontiers directement au Soviet. A ce sujet, j'eus quelques polémiques avec des membres du Comité du Parti.

Il me fallait rendre au Soviet des services purement techniques: lui trouver un local, lui procurer des moyens financiers. Je prenais goût à ce travail également, sans cesser pour cela de participer activement aux innombrables meetings en plein air qui réunissaient des dizaines de milliers d'auditeurs. C'était une période particulière où l'on se grisait de politique comme d'un vin. Le Soviet siégeait nuit et jour, sa force politique croissait à vue d'œil et rivalisait déjà avec le pouvoir officiel. Les « unions » (Syndicats ouvriers) surgissaient de tous côtés comme des champignons après la pluie; dans toutes les unions et groupements, on élaborait des « plate-formes »; au choc des opinions s'y accomplissait un travail fébrile de pensée.

Alexandra Kollontaï.

(*A suivre.*)

(1) Organisation réactionnaire antisémite.— *N. d. l. R.*

(2) Le premier Président du Soviet, auquel succéda Trotsky. — *N. d. l. R.*

Le Mouvement ouvrier international

ALLEMAGNE.

Il vient de se passer un fait illustrant de façon frappante la justesse du point de vue de l'opposition communiste que nous défendons ici. Les élections municipales de Berlin (25 octobre) ont rendu au Parti Communiste la plus grande partie du terrain perdu par celui-ci depuis la « bolchevisation ».

Que s'est-il donc passé ?

Ceci : que les « bolchevisateurs » ont été mis au rancart ; que la politique inqualifiable de la soi-disant « gauche » (genre « tribunal révolutionnaire » et « évacuation du Maroc ») a été répudiée ; que la « droite » s'est vu donner raison sur toutes les questions essentielles.

Les ouvriers, écœurés du Parti communiste par Maslov et Ruth Fischer, nous reviennent en masse. Le communisme a la vie dure ! Nous avons toujours pensé, dit et écrit que même les irresponsables du néo-léninisme ne réussiraient pas à l'enterrer.

Courage et espoir aux opposants : les philistins français de la « bolchevisation » seront balayés comme les allemands, et il y aura encore de beaux jours pour le communisme.

FRANCE.

L'EXECUTIF ET LE PARTI FRANÇAIS

Beaucoup de camarades s'étonnent de la tolérance qui paraît caractériser l'attitude de l'Exécutif de l'I. C. envers la politique insensée des dirigeants du P. C. français.

En attendant que toute la lumière soit faite là-dessus, il nous paraît utile de reproduire les documents ci-dessous, publiés par la Révolution Prolétarienne. *Ce sont des lettres du camarade Herclet, représentant officiel de la C. G. T. U. à Moscou.*

Que les militants sérieux du Parti les lisent et les fassent lire autour d'eux, — et qu'ils nous disent ce qu'ils en pensent.

Moscou, le 12 janvier 1925.

Mon cher Monatte,

Le camarade *Rosmer* vous a certainement donné à lire ma précédente lettre envoyée par plusieurs courriers, dans laquelle je lui disais qu'il est absolument nécessaire que vous vous adressiez à l'I. C. et que vous fassiez appel auprès d'elle contre votre exclusion du Parti français. Vous devez également demander à être entendus par l'Exécutif élargi qui est renvoyé au 27 février. UNE DÉMARCHE SEMBLABLE DE VOTRE PART SERA TRÈS BIEN ACCUEILLIE, ON EST ÉTONNÉ ICI QU'ELLE NE SE SOIT PAS ENCORE PRODUITE. Je ne puis vous donner des détails, mais enfin, comme je suis assez près des sources, je crois savoir que bien des choses seront changées si vous vous adressez à l'I. C. Si j'insiste encore, c'est parce que votre silence vis-à-vis de l'I. C. constituerait une grosse faute, cela de l'avis même de tous les camarades avec qui je suis en contact journalier.

Marrane se trouvait à Moscou lorsque vous avez été exclus ; son rapport devant l'Exécutif a été jugé insuffisant et un télégramme a été envoyé demandant des explications. *Treint* est venu à son tour, et, malgré tout ce qu'il a dit, *Zinoviev* a déclaré, pour commencer, que c'était TRÈS REGRETTABLE d'exclure des ouvriers, QUE LE RÉGIME INSTAURÉ DANS LE PARTI FRANÇAIS NE PEUT PAS DURER et qu'il faudra le dire au Congrès du Parti.

J'ai eu connaissance du contenu des décisions prises par la Commission française, nommée par l'Exécutif, en ce qui concerne votre exclusion. C'est un VÉRITABLE BLAME qui fut adressé au B. P. du Parti français pour avoir provoqué votre exclusion en étouffant votre lettre du 5 octobre, qui devait être publiée puisqu'elle constituait une déclaration de fidélité aux décisions du 5e Congrès.

Elle n'a été publiée par la presse du Parti qu'après l'avoir été par votre brochure dont la publication ne fut évidemment provoquée que par la non-insertion de votre déclaration du 5 octobre.

Evidemment, l'I. C. ne peut pas dire que vous avez bien fait de publier une brochure de critiques négatives (la moindre thèse, le moindre bout de programme eussent été préférables) qui ont profité aux ennemis du communisme. L'I. C. ne pouvait pas non plus vous réintégrer immédiatement, car cela voulait dire balayer la direction actuelle du Parti ; *Zinoviev* n'est pas encore prêt à accomplir ce geste, d'autant plus que l'I. C. ne voit pas actuellement une autre équipe de remplaçants dans la ligne tracée par le 5e Congrès.

Jamais *Treint* n'a eu un lavage de tête aussi complet que celui qu'il a obtenu ces jours derniers à Moscou. On a dit que ses thèses et celles de *Sellier* sont DE MAUVAIS ARTICLES DE JOURNAL ÉCRITS AVEC LÉGÈRETÉ. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous donner tous les détails (demandez à *Tomasi* de vous faire lire la lettre que je lui adresse par le même courrier), mais l'I. C. a corrigé les thèses de telle façon que vous ne les reconnaîtrez plus et elle a regretté de ne pouvoir les refaire entièrement, faute de temps.

Sur la tactique de l'unité syndicale, la lettre de front unique adressée aux Trade-Unions anglaises, les mots d'ordre démagogiques comme celui du « tribunal révolutionnaire », la définition du fascisme par *Sellier* et *Treint*, la proposition de créer un bloc *permanent* avec les paysans, etc., sur toutes ces questions et sur bien d'autres encore, l'I. C. a fait des corrections et des remontrances au Bureau politique du Parti français.

Pourquoi les camarades, nombreux, paraît-il, qui n'étaient pas d'accord sur toute l'orientation prise par le Bureau politique, n'ont-ils pas rédigé des thèses pour les adresser à l'I. C. et pour essayer de les faire triompher dans le Parti ?

Mon cher Monatte, je vous le répète, vous devez au plus tôt vous adresser à l'Internationale et demander à être entendus tous les trois devant le prochain Exécutif élargi de l'I. C.

Bonne poignée de mains.

HERCLET.

D'une lettre à Tomasi, nous reproduisons tout ce qui concerne plus particulièrement le rôle du Parti (c'est-à-dire, en l'occurrence, de ses dirigeants) :

Moscou, 12 janvier 1925.

Au camarade Tomasi,

...Tout ceci pour te convaincre que la lutte actuelle pour l'unité n'est pas une manœuvre pour attirer quelques ouvriers chez nous, démasquer les chefs réformistes, pour enfin « plumer la volaille ».

Naturellement, Treint a cru encore une fois que la lutte pour l'unité n'avait pas d'autre but que la « volaille à plumer » et il a agi ou plutôt fait agir en ce sens le Parti français. Il avait compromis la tactique du front unique par sa formule à l'emporte-pièce ; il vient encore de compromettre en France et dans les autres pays notre lutte pour l'unité syndicale.

Je n'ai pas besoin de t'expliquer quelle fut l'attitude du B. P. du Parti, probablement imposée à la C. G. T. U., meeting organisé au Pré-Saint-Gervais par le Parti, les Jeunesses et la C. G. T. U., avec annonce de Purcell et Fimmen comme orateurs. Les résultats, tu les connais : ni Purcell ni Fimmen ne

sont venus et ils ont envoyé un démenti. Il sera bien difficile maintenant de les faire venir à Paris.

Mais cette GAFFE ÉNORME ne fut pas la seule. Le B. P., probablement convaincu qu'il faut démasquer la gauche d'Amsterdam, alors qu'il fallait la soutenir contre la droite, a envoyé une lettre, publiée par l'*Humanité* du 24 décembre, proposant le front unique aux Trade-Unions anglaises. Dans cette lettre on parle de tout, mais dans le front unique que l'on propose, et qu'il ne fallait pas proposer, on ne comprend que le Parti français et les Trade-Unions, et l'on oublie le Parti anglais et la C. G. T. U. La délégation anglaise fera avec difficulté adopter son rapport par le Comité général ; au lieu de faciliter sa tâche, la lettre du Parti l'a rendue plus difficile encore.

Inutile de te dire que l'I. C. et l'I. S. R. ont fait AUTRE CHOSE QUE DES COMPLIMENTS au camarade Treint, qui est venu à Moscou.

D'ailleurs, ce ne fut pas la seule question qui a procuré UN LAVAGE DE TÊTE à Treint ces jours derniers. Ce pauvre leader aux mots d'ordre malheureux, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, a appelé son complet lavage de tête « des critiques cordiales ».

Je commençais à désespérer et du Parti français et de l'I. C. Aujourd'hui, je n'espère pas encore beaucoup de la direction actuelle du P. C. F., mais l'I. C. vient, faute de pouvoir actuellement faire mieux, de corriger la position du B. P. sur la plupart des questions qui intéressent le mouvement français.

Zinoviev a dit des thèses de Treint et de Sellier qu'elles sont DE MAUVAIS ARTICLES DE JOURNAL, RÉDIGÉS RAPIDEMENT ET AVEC LÉGÈRETÉ. On n'avait plus le temps de les refaire entièrement ; il fut décidé de les corriger et tu verras quelles corrections ! Ce sera amusant et instructif de faire des comparaisons avec les brouillons des thèses, c'est le cas de dire, plutôt, entre les THÈSES DES BROUILLONS et les thèses définitives.

J'ai eu connaissance des décisions prises par la Commission française nommée à l'Exécutif après le rapport du camarade Treint. Je te conseille, mon cher Toto, d'en réclamer communication au C. D., je ne dis pas au Congrès, car Suzanne-Treint-Sellier ne peuvent pas encore montrer publiquement à tous les délégués que d'après l'opinion de l'I. C., ils ont dévié de telles façons et dans tant de directions différentes, que la ligne brisée qu'ils ont suivie peut être qualifiée comme on voudra, exceptée de ligne léniniste.

On ne peut pas dire que ce sont des déviations d'extrême gauche ou d'extrême droite, MAIS DES DEUX A LA FOIS ; quand ils n'écrivent pas ou ne font pas des choses dignes d'un social-démocrate, ils font et disent DES BÊTISES gauchistes dignes de certains anarchistes de ma connaissance. Je me rappelle qu'en 1919, les anars du Comité de défense sociale voulaient nous faire signer une affiche : « Peuple, insurge-toi ! » pour le plaisir de nous faire tous aller en Cour d'assises et amuser l'opinion avec un grand procès. Ce n'était pas plus bête que le mot d'ordre du « Tribunal révolutionnaire » ; tout le monde sait bien que ce mot d'ordre tombera à l'eau, car il ne correspond absolument à rien. Il fera probablement place à une autre fantaisie de notre Albert premier, et dernier, espérons-le pour le Parti. Il est vrai qu'un accident de side-car dans une rue de Paris nous a révélé, d'après l'*Humanité*, que nous sommes dans une situation prérévolutionnaire, de même que le refus des social-démocrates d'imprimer l'*Enchaîné du Nord* est appelé par l'*Humanité* « un coup de force fasciste ». « Nous n'allons pas vers le fascisme, nous y sommes », a écrit Sellier. Mais si, d'une part, on peut appeler en résumé, d'après Sellier-Treint, que tout ce qui n'est pas communiste est fasciste, et si l'on découvre des social-fascistes, des anarcho-fascistes, un Sénat fasciste, etc., bientôt des communistes-fascistes, a dit en riant Boukharine (déviation ultra-gauche), d'autre part Sellier propose un bloc permanent avec les paysans (il a probablement peur d'être accusé de sous-estimer la paysannerie), le front unique avec les artisans, les commerçants, les retraités, les petits rentiers, les petits porteurs d'obligations françaises et étrangères, etc. (je n'ai pas son texte sous les yeux, il n'a pas dit les petits millionnaires, mais il le dira bientôt), c'est-à-dire le front unique avec le Bloc des gauches (déviation de droite). La définition du fascisme par Louis Sellier n'oublie qu'une petite chose essentielle : le contenu de classe. Si le fascisme n'était que l'accouplement de la violence et de la démagogie sociale, il ne manque que la violence à Louis Sellier pour qu'il soit un fasciste, en l'occurrence un fasciste-communiste, selon sa propre définition et en tenant compte, comme lui et Treint, des nuances du fascisme.

Il est évident qu'en voyant partout le fascisme, les dirigeants du B. P. du P. C. F. sont condamnés à ne pas voir où est le vrai fascisme.

J'ai entendu, il y a deux jours, une conférence d'Humbert-Droz sur le P. C. F. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire ensuite que si n'importe qui en avait dit la dixième partie à Paris, IL AURAIT ÉTÉ IMMÉDIATEMENT EXCLU.

Mais l'Internationale vient heureusement de mettre un frein à la politique désastreuse des exclusions. Zinoviev a dit : *C'est assez* ; il faudra le dire au Congrès du Parti français. Et l'Exécutif a convenu que dans le Parti français tous ceux qui par hasard ne sont pas d'accord avec le Bureau politique et formulent la moindre critique *risquent d'être exclus*.

Treint n'a pas eu de compliments de l'I. C. concernant la façon dont on a provoqué l'exclusion de Monatte, Rosmer et Delagarde.

Que pouvait faire l'I. C. puisqu'elle se trouvait devant le fait accompli et que, de plus, les trois exclus n'ont pas fait appel devant elle (ils doivent le faire à tout prix). Elle a blâmé le B. P. d'avoir étouffé pendant deux mois une lettre de nos camarades, véritable déclaration de fidélité aux décisions du 5e Congrès, qui a provoqué la publication de cette malheureuse brochure.

Je suis, moi aussi, bien d'accord que la brochure des trois exclus fut une énorme gaffe ; on ne publie pas contre la direction de son parti de pareilles ronchonneries, des critiques exclusivement négatives ; la moindre thèse, le moindre bout de programme eussent été préférables.

Je suis assez près des sources, mon cher Toto, pour t'affirmer, sans pouvoir en dire devantage, que nos amis doivent faire appel à l'I. C. et demander à être entendus devant l'Exécutif élargi. S'ils font cela, bien des choses seront changées.

Comment veux-tu que l'I. C. prenne une autre position que celle qu'elle a prise si nos trois amis acceptent leur exclusion sans aucun appel : on doit lutter, que diable !

L'I. C. ne pouvait les réintégrer qu'en balayant la direction Treint-Suzanne ; mais comme ceux-ci FONT LE VIDE AUTOUR D'EUX, on ne voit pas quelle équipe pourrait les remplacer.

J'ai lu la thèse Loriot-Berthelin. Le dernier paragraphe n'est pas très clair, j'en conviens, mais à ce compte-là Treint et Sellier auraient déjà dû être exclus plusieurs fois.

Le Parti avait laissé tomber Sadoul. L'I. C. a décidé et communiqué sa décision par télégramme au Parti qu'il doit soutenir énergiquement Sadoul.

Je serais bien étonné si, hors des critiques de l'Internationale, il ne se trouve pas au Congrès des militants pour dire qu'il faut EN FINIR AVEC LES MÉTHODES DÉMAGOGIQUES ET PROVOCATRICES ; le Parti n'est pas mûr pour l'illégalité. On a créé UNE ATMOSPHÈRE DE PUTSCHISME et il faudra flanquer des douches aux échauffés pour les empêcher de traîner le Parti A UN DÉSASTRE.

J'aurais encore beaucoup de choses à te dire, mais cette lettre est déjà longue, ce sera pour une autre fois.

HERCLET.

Les renseignements si catégoriques fournis par Herclet lui ayant été communiqués par Andrès Nin et André Marty, qui furent présents aux réunions, il est bien difficile de les contester.

D'ailleurs, la Direction du P. C. français ne les conteste pas. Elle se contente de les tenir sous le boisseau.

Mais nombreux sont maintenant les camarades qui vont les répandre.

Chronique de la Vie soviétique

Progrès économiques et difficultés nouvelles

L'abondance de la récolte, comme nous l'avons dit dans le dernier *Bulletin*, donne, cette année, une vigoureuse impulsion au relèvement économique de la Russie. On espère porter, en 1926, la production industrielle à 95 % de son niveau d'avant-guerre, la production agricole à 89 %.

Certes, le niveau d'avant-guerre même si on le rejoint dans un an, n'est pas un idéal, car la Russie était le plus arriéré des grands pays d'Europe. De plus, l'étape franchie l'aura été par les moyens du capitalisme d'Etat, non du communisme. Mais, cependant, les chiffres d'avant-guerre marqueront une date importante dans la production soviétique.

La question de la production n'est pas une simple question de quantité, mais du contenu social des producteurs, des détenteurs de produits, des bénéficiaires du travail collectif. Ici, de grandes difficultés se dressent devant nos camarades russes, et Kamenev en convenait franchement dans un discours récent (*Pravda* des 17 et 18 septembre).

« *Quel groupe social profite le plus de la récolte ?* » se demande Kamenev.

Il s'agira d'enlever du marché 1.200 millions de pouds de blé ; si l'Etat et les coopératives parviennent à en absorber 900 millions de pouds, ce sera déjà beau. Le capital privé spéculera donc avec 300 millions de pouds, soit le quart.

Mais qui jettera ces 1.200 millions de pouds sur le marché ? Pas les 22 millions de familles paysannes. En effet, 37 % des paysans vont manquer de blé et devront eux-mêmes en acheter : ce sont les pauvres, qui n'ont que deux déciatines à cultiver. En revanche, un autre groupe social paysan, formé des 14 % de la population rurale, va détenir 33 % de la production globale et 61 % de la marchandise à écouler.

Ainsi, sur les 1.200 millions de pouds à vendre, 700 millions viennent de 14 % des paysans, ceux qui disposent de six déciatines et plus.

Enfin, un groupe moyen comprenant 49 % des paysans n'aura que 39 % du blé à écouler.

Ce sont là des chiffres impressionnants, qui montrent la différenciation de classe s'accomplissant à la campagne, la formation d'une classe de paysans opulents.

Il faut noter encore que 40 % des paysans n'ont pas de cheval. Ce sont les plus pauvres, ceux dont la récolte sera la plus faible. N'ayant pas de cheval, ils arriveront bons derniers au marché, devancés par les riches qui vendront leur blé dans les meilleures conditions, et tandis que les riches s'enrichiront, les pauvres s'appauvriront : car le prix du blé baissera à mesure que la marchandise s'accumulera sur le marché, au détriment des derniers arrivés, les plus pauvres.

Ce n'est pas tout. Le blé vendu, les paysans s'empressent d'acheter les machines, l'outillage dont ils ont un besoin urgent. Mais ces marchandises manquent. Et, là encore, ce sont les paysans aisés qui rafleront tout ce qu'on peut trouver comme matériel.

Il y a bien le crédit agricole. Mais à qui peut-on l'accorder ? Evidemment à ceux qui présentent des garanties de solvabilité. Donc, encore et toujours aux paysans aisés, les seuls qui puissent profiter de tout, même de la coopération.

On doit donc envisager la constitution d'une bourgeoisie rurale accaparant l'essentiel des moyens de production agricole et avec laquelle le pouvoir soviétique compte déjà, devra compter de plus en plus.

Un autre aspect essentiel de la question est celui de la spéculation qui s'exerce sur les marchandises. L'Etat n'est pas capable de fournir la quantité de produits manufacturés et usinés réclamée par le marché ; l'introduction des marchandises étrangères s'impose dans une mesure énorme. Or, le Commissariat du Commerce extrieur n'est pas encore à la hauteur de cette tâche, aux difficultés accrues par le manque de disponibilités financières à l'intérieur et de crédits à l'étranger.

Et les coopératives, à leur tour, ne brillent pas par leurs facultés commerciales. Il s'ensuit que le commerçant privé, déjà libre de spéculer avec le quart de la production du blé dont il sait faire l'usage le plus rapide, a encore latitude de spéculer sur les objets fabriqués grâce à la hausse des prix ; plus souple, actif, intéressé et expérimenté que les « commerçants rouges », il arrive partout avant ceux-ci et trouve à gagner, même en achetant aux coopératives pour revendre au client. D'où une accumulation rapide du capital privé.

Kamenev souligne plusieurs autres faits d'une importance essentielle pour qui veut comprendre la tournure des choses dans la révolution russe. Faute de place, nous devons renvoyer l'analyse de son discours au prochain numéro du *Bulletin*.

Les communistes sérieux nous diront si ces questions les intéressent. Nous les traiterons ici en toute franchise, en révolutionnaires qui répugnent à la politique de l'autruche. Les néo-léninistes se croient très « à gauche » parce qu'ils bourrent le crâne de leurs lecteurs de contes à dormir debout et opposent aux mensonges bourgeois leurs mensonges « communistes ». En cela comme en toutes choses, ils tournent le dos à la révolution, ils font le jeu de la bourgeoisie : car seule, la bourgeoisie a intérêt à tromper les ouvriers sur la vie soviétique. — *B. S.*

Le " BULLETIN COMMUNISTE " est en vente dans les principaux kiosques des quartiers ouvriers parisiens.

Demandez à votre marchand habituel son exposition en bonne place.

Les camarades qui consentiraient à vendre chaque semaine quelques numéros du " BULLETIN COMMUNISTE " dans leur atelier, leur groupe communiste, leur syndicat sont priés de s'adresser à notre administrateur.

Opinions et arguments de nos lecteurs

Parmi les premières lettres reçues à la suite de notre invitation, nous en trouvons une d'un camarade étranger qui a joué un grand rôle dans le mouvement ouvrier de son pays et dans son parti communiste. Nous en donnons ici un extrait, tout en réservant la partie la plus confidentielle :

Le communisme est gravement malade, je le vois bien. Le communisme, c'est le socialisme d'une époque héroïque, c'est le socialisme de combat dans une période de crise générale du capitalisme. Au fur et à mesure que le capitalisme réussit à se consolider, à améliorer sa situation, rendue très critique par la guerre, le communisme décroît. On emploie des moyens mécaniques comme la soi-disant « bolchevisation », pour empêcher la déchéance, mais inutilement. La crise n'est pas dans un seul parti ; elle est générale dans toute l'I. C. La masse ouvrière s'en va. L'Internationale a cessé d'être un centre d'attraction.

Il y a une chose plus grave encore : c'est notre terrible crise spirituelle. On a cessé de penser : on se répète. On ne trouve pas l'interprétation exacte des événements actuels. On ne voit pas le chemin à suivre. Depuis le Ve Congrès, on cherche à tâtons une voie, dans des aventures plutôt anarchisantes que communistes : tel le cas de l'Esthonie et de la Bulgarie, où c'est la débâcle. On renouvelle une sorte de blanquisme comme moyen de lutte. Les dirigeants de l'I. C., dans cette période de bolchevisation, ne savent que faire : ils cherchent de tous les côtés en vain : c'est le plein désarroi. On va même jusqu'à croire que, peut-être, il faut attendre le salut d'événements qui pourraient se produire en Asie, et dans les colonies en général.

Le dernier Exécutif Elargi a donné une idée claire du manque de capacité des dirigeants. Aucune idée nouvelle, mais les vieux clichés de la « bolchevisation », du « danger de droite », de « Lénine disait ». La littérature communiste est mécanique, morne et lourde. On répète des formules, on délaie des phrases ; rien de plus. Nous n'avons plus aucun théoricien : les hommes capables s'en vont, ou sont éloignés par les « sauveurs » du communisme. L'avenir apparaît sombre, difficile.

Crise physique et crise spirituelle. Crise morale aussi. Les créatures les plus basses, les individus les plus dégoûtants et les plus méprisables se sont emparé de la direction de certains partis. Les bureaucrates, qui veulent conserver leurs places à tout prix, commandent en maîtres. On ne peut plus critiquer : c'est dangereux. On dirait que nous sommes autour d'un agonisant : silence ! car nous pourrions hâter sa mort. Le mouchardage et la méfiance règnent partout. On respire une atmosphère pestiférée.

Cette crise, créée par un renforcement momentané du capitalisme européen, est due aussi à la retraite du socialisme en Russie. Dans les pays capitalistes, la bourgeoisie ne craint pas la révolution pour l'instant ; et la Russie, de son côté, est obligée à un retour partiel au capitalisme. La puissance de la « Nep » augmente. Le paysan veut jouer un rôle. Et il faut lâcher un morceau après l'autre.

...Où allons-nous ? Faut-il attendre des événements imprévus ? Ce serait là un fatalisme inacceptable. Faut-il accepter de devenir purement et simplement un parti social-démocrate ? Faut-il battre en retraite en gardant ce qu'on peut des avantages conquis ?

Il est frappant de constater qu'il y a déjà bien des opinions communes parmi les communistes de différents pays, sans qu'il ait été besoin d'échanges de vues préalables. Mais il y a aussi, naturellement, des opinions contradictoires. Les contradictions disparaîtront-elles à la faveur des discussions, d'une reprise de la vie intellectuelle dans nos partis ? Il faut le souhaiter. En attendant, gardons-nous surtout du découragement et « tenons le coup ».

Entre camarades

Par excès de prudence, nous n'avions tiré qu'à 3.000 exemplaires notre numéro 1. Nous avons eu tort. Le tirage du numéro 2 est de 5.000 exemplaires.

Naturellement, nous ne nous fixerons pas à ce chiffre. Notre moyenne s'établira probablement autour de 2.000, tant que nous n'aurons pas fait notre véritable lancement. Ce lancement n'aura lieu qu'après la constitution du premier noyau stable d'abonnés et de lecteurs assidus ; partant de ce point d'appui, nous publierons certains numéros à 10.000 et 15.000 exemplaires.

En attendant, au travail pour le rassemblement des 500 premiers abonnements.

*
* *

On ne vend pas le *Bulletin* dans les kiosques des Champs-Elysées, mais on le trouve dans ceux des quartiers ouvriers.

Nos amis acheteurs au numéro doivent le réclamer à leur marchand habituel. Avec un peu d'insistance, ils l'auront.

On trouve encore le *Bulletin* :
A la Librairie Delesalle, 16, rue Monsieur-le-Prince ;
A la Librairie du Travail, 96, quai Jemmapes ;
Au *Bulletin*, 123, rue Montmartre.
Qu'on se le dise.

*
* *

Un des meilleurs moyens de nous aider, pour les militants qui ont du cran, c'est de passer au *Bulletin*, entre 5 heures et 8 heures du soir, prendre régulièrement chaque semaine un paquet de 10, 20, 50 *Bulletins* pour les vendre dans le milieu et les organisations qu'on fréquente.

La semaine dernière, nous avons ainsi placé près de 500 numéros. C'est un commencement. Mais nous ne devons pas nous arrêter là.

Cinquante camarades de bonne volonté pour prendre chaque semaine, qui 10 numéros, qui 30 numéros, et le succès est assuré.

*
* *

Il faut aussi que la province s'y mette.

Nous demandons aux amis de Lyon, de Lille, de Brest, de Bordeaux, de Nantes, de Marseille, de Strasbourg de Grenoble de se réveiller et de commander pour chaque semaine leur petit paquet de *Bulletins*.

*
* *

Notre Permanence est ouverte tous les jours, de 5 heures à 8 heures du soir.

Les camarades qui ont quelque chose de sérieux à nous dire peuvent y passer.

Les Livres, les Revues, les Journaux

La "Révolution Prolétarienne", numéro 10.

Ce numéro de la revue syndicaliste-communiste est plein d'intérêt d'un bout à l'autre. On y trouve d'abord une *Réponse du « noyau » à deux demandes de Trotsky*, c'est-à-dire à la déclaration de celui-ci parue dans l'*Humanité* du 1er octobre. Ce document, d'une très belle allure, mérite d'être largement cité et presque aussi largement commenté ; nous le ferons dans le prochain *Bulletin*.

On lit ensuite une lettre de Georges Airelle, pleine d'idées et imprégnée de bon sens. Pas besoin de les partager toutes, ces idées, pour les apprécier. On n'est pas près, dans le mouvement révolutionnaire français, de penser à l'unisson, après le coup porté par la « bolchevisation ». Il faudra du temps pour harmoniser toutes les conceptions qui se font jour dans le désarroi actuel. Cette rubrique des lettres de la *R. P.* n'est pas la moins intéressante : on ne trouve que là l'écho des préoccupations des militants révolutionnaires du « rang et de la file ».

Il faut lire encore *Quatre lettres d'Herclet*, traitant de la crise du P. C. russe, des rapports du P. C. français avec l'Exécutif et de la politique d'unité syndicale. Elles contiennent bien des renseignements inédits que les militants auront grand profit à connaître, et sont émaillées de réflexions judicieuses, savoureuses, parfois irrévérencieuses, mais toujours empreintes de sens prolétarien et révolutionnaire. Comment l'auteur de telles lettres a-t-il pu, en un clin d'œil, renier tout leur contenu en faisant chorus avec les hurluberlus qu'il malmenait de belle façon ? C'est un des mystères de la « bolchevisation » que nous n'entreprendrons pas d'élucider ici. Le vieux Liebknecht disait qu'un révolutionnaire doit savoir changer de tactique en 24 heures. De tactique, camarade Herclet. Pas : de convictions.

Un article de Rosmer sur les récents Congrès ouvriers britanniques relate comment et explique pourquoi les « rouges » ont été vainqueurs à Scarborough (Congrès des Trades-Unions) et les communistes écrasés à Liverpool (Congrès du Labour Party). Il ne faut pas confondre les « rouges » à la Purcell, qui ne sont pas communistes, avec les membres de notre Parti. Les lecteurs de l'*Humanité*, qui n'ont rien pu comprendre à ce qui vient de se passer en Angleterre, devront lire l'article de Rosmer pour savoir quelque chose.

Louzon donne, sous le titre : *Coopératives et plan commun*, une étude sur l'économie communiste au lendemain de la révolution. Ceci mériterait sérieure discussion. Il serait bon, surtout d'étudier les vues de Louzon à la lumière de l'expérience russe, qui dure déjà depuis huit ans. Mais l'expérience russe est, pour ainsi dire, inconnue hors de Russie, et les militants enclins à traiter le thème de Louzon auront d'abord fort à faire pour mettre en lumière les tentatives bolcheviques. Espérons qu'on aura le loisir et la place d'esquisser ce travail dans le *Bulletin*.

Deux lettres de Lyon, de communistes qui doivent garder l'anonymat pour rester membres du Parti. Encore matière à discussion. Ce sera pour la rubrique du Parti, bientôt. D'ailleurs, tout le contenu de la *R. P.* vaudrait qu'on l'analysât, et l'on s'en rend compte surtout en griffonnant un compte rendu limité par la place.

Ce qui est décevant est l'*Enquête sur l'unité syndicale*, qui n'a rien mis en lumière, n'a pas permis de dégager d'idées générales communes aux militants chevronnés du mouvement. Sans doute parce que l'unité est une perspective encore lointaine, une œuvre de réalisation ardue dont on ne viendra à bout que dans une situation toute différente de celle d'aujourd'hui.

Les *Notes Economiques* de Louzon sont transférées de l'*Humanité* à la *R. P.* C'est tant pis pour l'*Humanité* et ses lecteurs. Ce mois-ci, Louzon traite des dettes interalliées, et démasque à ce propos une sorte de néo-nationalisme des meneurs incohérents du Parti. Ceux-ci n'en sont plus à une trouvaille près : les voici qui se posent en champions de l'indépendance... financière de la bourgeoisie française. On se demande ce qu'ils pourront bien encore inventer.

La « *dure leçon du 12 octobre* », c'est-à-dire l'échec de la grève « générale », tel est le thème de Pierre Monatte, qui le traite comme seul le militant le plus expérimenté que nous ayons en matière d'action ouvrière pouvait le faire. En cent cinquante lignes, tout l'essentiel est dit.

Chambelland expose comment le front unique a été saboté, en Alsace, par le *minus habens* le plus caractérisé de la Direction du Parti. Cette histoire de « l'évacuation de l'Alsace-Lorraine » (*sic*) vaudra qu'on s'y arrête. Le même Chambelland est moins heureux quand il préconise une « ligue syndicaliste ». Ne plus vouloir du Parti, tout en essayant d'en créer un sous le nom de « ligue », est-ce bien logique ?

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

Le numéro : 75 centimes

ABONNEMENTS :	France	Etranger
3 mois.....	10 fr.	15 fr.
6 mois.....	18 fr.	25 fr.
1 an.....	35 fr.	45 fr.

Prière d'adresser :

Tout ce qui concerne la Rédaction à Boris SOUVARINE, 123, rue Montmartre, Paris.

Tout ce qui concerne l'Administration à GUILLOU, 123, rue Montmartre, Paris.

Fédération Chifaire MARQUE SYNDICALE du Livre

TRAVAIL EXÉCUTÉ PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS

Le Rédacteur-Gérant : BORIS SOUVARINE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2e)
Georges Dangon, imprimeur.